

— — — — —  
S'inventer un autre jour

Anne Bert



Tabou

**S'inventer  
un autre jour**

ANNE BERT

**S'inventer  
un autre jour**

*Recueil*

T A B O U É D I T I O N S  
91490 MILLY-LA-FORÊT, FRANCE

© 2013 Tabou Éditions, tous droits réservés.

Première édition

1.1500.CP.09/13

*« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)  
Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.  
La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.*

Imprimé en UE par Color Pack, 4400 Nyiregyhaza, Hongrie

Dépôt légal : troisième trimestre 2013

ISBN édition papier : 978-2-36326-016-1

ISBN édition numérique : 978-2-36326-532-6

## Ré, mon enfoirée

*Les mouettes, les bernaches et même L. ressemblent bien à des êtres de plumes et de chair existants. Tout le reste n'est que fiction.*

Il faut que je vires toute cette mélasse de ma tête. Mais je ne peux pas l'écrire sur mon blog *Ré, mon enfoirée*, parce que c'est une histoire qui ne doit pas se balancer sur la toile. Alors je t'ai acheté, cher carnet à spirales à la con, avec des marges, pour pouvoir y faire déborder tout ce qui est relou. Il ne me reste que ça, te remplir de ce trop-plein car même mon violon et Sibelius refusent de me purger. Je vais où ? Si la musique ne peut plus rien pour moi ?

Forcément, puisque le film se passe à l'île de Ré, je suis allée le voir à la Maline.

Parce que L. je l'avais dans la peau ce vieux, un truc de ouf, il me faisait oublier que je suis cernée par les eaux ici, avec toute sa folie et ses milliers de textes qu'il récite par cœur en s'excitant. Vraiment dans la peau oui, comme s'il m'avait fourré toute sa belle langue dans le corps. Il m'avait emberlificotée comme ça. Attention, pas comme une fan, non ! Je n'allais pas me précipiter pour le voir partout ou pour qu'il me voie, je n'avais pas son poster au-dessus de mon lit, non, quelle horreur, c'est trop pourrave ça. Je le guettais juste en me planquant quand il venait dans sa maison sur l'île.

Je ne l'admira pas connement, il me scotchait juste parce qu'il est barge à faire son numéro partout à la télé ou à la radio et qu'il nique les gens avec son bagou et ce sourire pas possible. J'aime bien les gens qui s'amuse de ceux qui leur lèchent le cul. Parce que je suis sûre qu'il se marre de tout ça, le L. Ou parfois qu'il en pleure, va savoir !

Il aurait dû être prof, pas acteur. J'aurais bien aimé avoir un prof de français stylé comme lui, je me serais bien régalée au moins au lieu de me faire chier avec Bontemps. Tu parles d'un nom, toi ! Bontemps, quand on s'applique à barber ses élèves avec des explications de texte à mourir d'ennui ou à la mords moi le nœud. Je me demande d'ailleurs, pour L., si ce ne serait pas un devoir de faire prof. C'est un peu crevard de pas filer aux gosses tout ce qu'il sait de joli alors qu'il le fait avec ce look insolent et cette musique dans la voix pour un tas de tunes au cinoche. Mais il s'en fout des gosses L, je crois. En fait, j'en sais rien, mais j'ai le droit de le croire, et même de mentir. Merde ! Ce que je l'avais dans la peau quand même...

J'aurais jamais dû aller voir ce film, putain non !

L., il fait l'acteur parce qu'il s'emmerde dans la vie, comme moi, sauf que je ne serai jamais actrice. Lui, il fait son cirque, il parle avec les mots des autres, il doit se dire que ça sert à rien finalement de se casser à inventer ses propres phrases, il cite à tour de bras, je suis sûre qu'il pourrait passer des heures à parler en mode repeat, il sélectionne dans les cases de son cerveau les tirades qui collent au sujet et il les balance en se regardant les ongles ou en se les triturant,

avec un petit air insolent à désespérer les profs. Moi, si je prends en classe cet air lorsque j'explique un texte, à coup sûr je me chope deux heures de colle. Mais à la télé ou au théâtre ça plaît. Et ça me plaît moi, ça fait un peu névrosé, je me dis que derrière tout ça, il doit y avoir un abîme, comme celui que je vois en regardant l'océan.

Comment ça me kiffait d'aller le voir à la Maline ! Surtout parce qu'il répétait le *Misanthrope*. Moi non plus je n'aime pas les gens, j'y arrive pas. C'est une pièce qu'on avait étudiée en classe, je connaissais pas mal de répliques, je l'imitais pendant le trajet du bus qui m'emportait sur le continent, au lycée. Déclamer ma belle haine dans ma tête en souriant à mon reflet sur la fenêtre du car, à cheval sur le pont, me donnait du cœur au ventre pour aller au bahut. Le français est ma matière préférée, parce qu'avec les mots et des idées tu peux te tirer dans ta tête de là où tu t'emmerdes, t'es plus libre quand tu sais dire et penser. Les beaux textes, ça te fabrique des vies.

Je l'ai vu un jour sur le Martray. C'est un truc de snob d'aimer les îles. Les bourges y débarquent au mois d'août comme sur la Côte d'Azur, avec tout leur tralala ils font mine d'être pauvres en se prenant pour des robinsons sauvages parce que l'océan les entoure à cinq minutes du continent. Tu parles d'un trip... avec les bagnoles à la queue leu leu !

Ils achètent des vélos rouillés pour faire local... forcément, le sel... ils ne se rasent plus et épient les autres pipoles en avalant des huîtres rachitiques et du rosé du père Fouras ou de la Coop viticole du Bois. Planqués dans leurs villas. Ou vautrés sur la plage ou



dans leur piscine, à poil parfois, avec leur bite et leur gras-double à l'air en se disant que vraiment, les Rhétais sont bien des ploucs du trou du cul du monde.

C'est ça Ré, remarque bien en hiver, c'est le trou de balle du monde, on y passe pas par hasard, il faut casquer pour prendre le pont en plus.

Mais le délire des friqués, c'est d'être seuls sur Ré, avoir une plage privée, personne autour, pas de bruit. Paraît qu'il y en a qui veulent qu'on disperse leurs cendres sur la plage. Ça me débecte d'imaginer poser mes fesses sur des restes de macchabées du show-biz.

L., il n'aime pas la plage, il le répète souvent. Ça va bien avec son côté « je prends tout avec des pincettes ». Sauf les mots qu'il benne à la louche.

Il vient souvent l'hiver, pour pouvoir se faire chier un peu plus, histoire de se mettre la déprime bien profond. Il marche dans le vent, ça le fait bander parce que c'est jouissif quand même de déprimer un peu plus à être là tout seul, à arpenter l'éstran en mesurant le vide, à s'offrir un bad-trip alors qu'il est une VIP très cultivée pleine de tunes. Peut-être pas vraiment bander, ou alors juste dans la tête remarque, parce qu'il s'est vanté un jour d'avoir la bonace dans le kangourou. C'est le seul homme qui puisse dire cela avec panache. Il ne viendrait à personne l'idée de le traiter de bande-mou après ça.

Bon en même temps il dit aussi que c'est un queutard, je l'ai entendu le dire à Stéphane Berne. Il faisait encore son numéro de bouffon en parlant d'une ligne de métro qu'il connaît bien et de femmes qui se caressent avec un gode, il a amusé la galerie le petit branleur, ils s'esclaffaient autour, normal dès qu'on parle cul, ils se prennent tous pour le Che, ces clowns.

Je me suis demandé si c'est pour faire jeune qu'il parle souvent comme en banlieue dans ses interviews mais je ne crois pas. C'est pour la musique de cette langue, il se branle avec l'argot des jeunes comme avec le français classique. Je crois qu'il est comme un môme qui se la tripote.

Et puis, il peut toujours faire croire que ça ne frétille plus dans son slip, c'est pas vrai, moi je peux te le dire. C'est juste qu'il s'emmerde à plaire si facilement, alors il vient sur l'île faire sa retraite de bileux pour fuir le désastre du monde.

Moi, je la déteste mon île. Mon île morne plate et tranquille comme ma vie. (J'ai le droit moi aussi de parler comme lui avec les mots de Flaubert ou de Molière et ça va déchirer au bac français). Du mois de novembre au mois d'avril, c'est la loose. Il n'y a plus un rat, plus de vie, plus de boutiques ouvertes, plus de bars, plus rien, tout est humide, trempé, l'île largue ses amarres avec la civilisation. Plus rien que le sable, même plus de patates, mais les marées hautes et basses qui se poursuivent, les coefficients, le vent, la flotte, les bernaches. C'est beau cinq minutes.

Il ne se passe rien, tu divagues le nez au vent en regardant les mouettes et les rochers et le sable. Et puis le sable, les rochers et les mouettes. Et les mouettes et les rochers et le sable. Seize ans de mouettes et de rochers et de sable. Quelques treize mille marées et la moitié de basses qui ont emporté tes pensées, il t'en reste rien. La solitude fout les jetons à une âme de seize ans. Encerclée d'eau, la Laure, le cerveau aspiré par le ressac, elle attend. On pourrait me peindre dans cette pause sans fin.

Et puis en été, le vol de criquets en tongs s'abat sur le mirage et salope l'oasis. Je suis blindée, je me cadenasse comme une huître de pleine mer et me renferme derrière les volets de ma chambre avec mes livres et ma musique.

Je joue du violon et j'écoute du métal. Quand j'ai su que L. tournait un film ici, j'en ai bavé, j'avais le cœur qui cognait à l'idée de le savoir jouer sur l'île, ma peau s'est tendue sur cette chose-là, avec lui en dessous. Ça me picotait pour de vrai, j'ai fait de l'eczéma sur les bras.

Mais je n'ai pas suivi le tournage avec ses deux mois de bordel, ses Rhétais excités et les graillous des équipes de tournage. Et pas question que je postule pour les figurants ou des petits rôles. Ça aurait cassé la magie. Quand tu sais qu'ils font de la pluie avec les lances à incendie des pompiers, tu penses à quoi quand tu vois qu'il flotte sur l'écran ? Si tu assistes aux dix prises d'une scène qui devrait t'estourbir tellement que c'est beau, ça fait foirer l'effet. Un acteur, ça doit t'inventer des vies, te faire voyager, il se donne à toi le mec en une seule fois. Je voulais pas le voir jouer à faire semblant et me resservir du réchauffé sur l'écran, car le ciné c'est pas comme au théâtre, ce n'est jamais que du réchauffé bien confortable.

Alors j'ai sagement attendu que le film soit donné à la Maline.

J'y suis allée, à l'avant-première. C'était plein à craquer. J'aurais bien sûr préféré une projection privée. Recroquevillée dans le fauteuil avec mon pouce en bouche, en transe, j'attendais que L. apparaisse. Et j'ai eu peur subitement parce que je ne savais plus ce que j'attendais, ce que j'espérais, pourquoi j'étais là dans cet état anormal.

Ça n'a pas loupé, j'ai été dessoûlée d'un coup. Il est arrivé sur l'écran, sapé dégueulasse en train de gueuler contre un pauvre plombier du coin parce que ça puait la merde dans son jardin. Cette histoire de puanteur d'égout et sa dégaine, pas rasé, attifé comme un clochard m'a énervée grave. L'odeur, surtout. Elle se rependait jusque dans le cinoche, et il paraissait si sale qu'il devait avoir l'haleine aussi fétide que son jardin. C'était pas crédible. Un mec qui parle autant et récite tous ces beaux textes qui riment ne peut pas avoir mauvaise haleine, *jamais leur passion n'y voit rien de blâmable.*

*Et dans l'objet aimé, tout leur devient aimable...* aimable, oui mais jamais malodorant, bordel !

Et son jardin ne peut pas schlinguer non plus. Ou alors, même pour cinq mille euros, il fait sa tranchée de tout-à-l'égout et il ne nous emmerde plus parce

qu'on ne peut ni lire ni réciter dans la puanteur, enfin ! Même si c'est censé être une métaphore de la puanteur du monde.

Bref, ça commençait mal.

Son copain bellâtre est arrivé, tu veux, tu veux pas, bon, on se doutait bien que L. allait céder puisque c'était le sujet du film. Ce début me gavait. J'ai continué à astiquer mon pouce pour calmer mon impatience. Me suis faite à son look crade qu'il soignait, il fallait que j'aime jusqu'à ses manies puisque j'aimais. Parce qu'à l'instant où il est apparu sur l'écran, j'ai su que je le kiffais réellement. Ce sentiment n'était pas du délire et le mot amour n'est pas un gros mot ni un truc rose bonbon.

Ou alors tous les amours sont bidons, on imagine des trucs sur les gars et les filles, même ceux assis en face ou à côté de nous, on les voit comme on veut qu'ils soient, comme on veut les aimer parce que ça nous arrange, on les décore, les embellit et finalement tout est presque faux, non ?

Je l'aimais ce type je te dis, ça fait quelle différence qu'il soit acteur et vieux et parisien, hein ? On sait pas trop ce que c'est l'amour, je te parle de sentiment vrai, pas de béguin avec les trucs qui vont avec, non je te parle d'amour qui te transforme en naturaliste, tu passes ton temps à l'observer vivre, t'es curieuse de lui, il t'affole l'encéphalogramme, et bien ça, on le ressent juste, ça s'explique pas. C'est mon idée de l'amour.

Bref, je l'aimais.

Je n'ai plus bougé ensuite, j'ai ôté mon pouce de la bouche et j'articulais tout bas avec lui ses répliques, mais j'aurais voulu être derrière la caméra, et qu'il en fasse pas trop. J'aurais dû y aller finalement aux prises,

je l'aurais dirigé moi, il faisait pas ça comme je voulais... Mais c'était chouette de le voir se prendre la tête avec Lambert à coups de rimes. C'était du slam sublimé, ils mâchaient les mots comme des bouchées de côte de bœuf bien persillée, grillée et moelleuse, bien juteuse, ça leur dégoulinait presque de la bouche.

Mais ce qui m'a le plus emmerdée, c'est l'obscène belette blondasse. J'étais jalouse comme une hyène, c'est à moi que revenait ce rôle ! Et puis, t'as déjà vu sur l'île des studios de cinéma ? T'as déjà vu sur l'île une actrice porno qui doit aller faire une double péné le matin après son café ? On est sur l'île de Ré coco ! Et en plein hiver... n'importe quoi !

Mais elle a bien lu la belette.

*Ciel ! Rien de plus cruel peut-il être inventé ?*

*Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?*

*Quoi ? D'un juste courroux je suis ému contre elle.*

*C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle.* <sup>1</sup> Elle a été nickel. On aurait dit un ange qui lévissait. Une enulée d'ange, mais un ange quand même. Comme elle te les a esbroufés ces minables !

Mais si ça avait été moi je serais restée donner la réplique vu que personne ne devait me troncher en sandwich après le café croissant. Personne, d'ailleurs, ne l'a jamais fait, même en simple toast.

Mais bon sang, je n'ai pas aimé la fin bouffie du film avec L. drapé dans sa dignité pourrie. J'ai pas compris l'intérêt. Oui, bon... ils sont tous pourris, on est dans *Le Misanthrope*, les cœurs sont radins, ok, mais pourquoi s'est-il trimbalé sur le port avec ce costume et ce chapeau à plumes à la con ?

<sup>1</sup> *Le Misanthrope* – Molière

Pourtant, quand il pédalait dans les marais malgré son ridicule bonnet à oreilles de cocker sur la tête, L. étirait mon petit cœur dans tous les sens. Comme il était vilain comme ça ! C'est relou de l'aimer ainsi, moche et sale.

Sur sa bécane, il avait l'air vrai, il est fort pour faire le gars ordinaire, un peu surnois et très innocent. Sauf dans le jacuzzi, ridicule dans le jacuzzi, on pardonne difficilement le ridicule aux gens qu'on aime, surtout quand on aime pour la première fois. Je faisais quand même l'expérience du sentiment, n'oublie pas ça, surtout !

J'ai fermé les yeux et attendu que ça passe.

Tu peux me dire pourquoi on ressent des choses dont on ne sait rien dire ni expliquer ?

Lorsque je suis sortie de la Maline, j'ai enfourché mon vélo et j'ai pleuré tout le long du trajet. Impossible de m'arrêter. Un cafard que j'ai pas réussi à comprendre.

Je suis passée pile poil à l'endroit où il s'était gaufré à vélo, une gamelle les quatre fers en l'air dans le chenal, qui avait bien fait plaisir à son pote. Il avait des yeux de chien à ce moment-là, par terre, l'air abruti. J'aime bien ses yeux de chien.

J'allais me faire sa peau.

Le vent a séché mes larmes, je suis passée prendre ma copine Isa sur mon porte-bagages pour rentrer dîner avec mes vieux. J'aime bien quand elle grimpe derrière moi et qu'elle prend ma taille pour se tenir, elle colle ses gros seins contre mon dos, ses cheveux s'envolent sur mes joues.

Mon Isa, je la connais depuis qu'on est petites, c'est une algue, elle sent toute l'année l'océan, la marée basse et la vase, sans doute parce qu'elle bosse avec son père aux huîtres. Elle a refusé de retourner à l'école après la seconde, elle a choisi de bosser aux parcs, à l'affinage et au calibrage, elle était heureuse et en remontrait aux hommes. Elle a dix-huit ans, les mains et les ongles niqués par les coquilles coupantes, ça pluche de partout sur ses doigts rougis. Elle rigole de tout. Contrairement à moi, elle l'adore Ré, elle y est attachée comme une bernique sur son rocher et elle baise comme elle respire, toujours contente.

J'étais tignousse après ce film, un vrai taon, il fallait que je pique. À table, j'ai fait un clin d'œil à ma copine et j'ai questionné ma mère : *M'man c'est quoi une double péné ?* Elle s'est étranglée dans son bol de soupe, mon père a crispé les mâchoires, j'ai vu le nerf bouger sur sa joue droite, vers l'oreille. J'ai adoré. *C'est quoi ces conneries a-t-il éructé ?* Il rentrait du bistrot après avoir quitté la cabane.

J'ai ouvert de grands yeux innocents en disant que justement je ne savais pas, j'avais entendu cette expression au cinéma, tout à l'heure. Ma mère m'a répondu qu'elle ignorait ce que péné voulait dire. *Ça n'existe pas ce mot, regarde dans le dictionnaire.*

Mon père rongait son frein sans rien dire, on aurait dit un taureau derrière sa barrière. Alors j'ai quitté la table pour aller regarder sur l'ordinateur dans le bureau à côté de la cuisine. Google n'a pas voulu de ma *péné*, il m'a proposé Pénélope ou Pêne. Papa m'a hurlé de revenir m'asseoir, il a tapé son poing sur la table et moi *double péné* sur le moteur de recherche qui



m'a enfin pondu *double pénétration* sur Wikipédia. J'ai donc cliqué sur le lien et lu bien fort en m'appliquant :

*Le terme désigne en général une pénétration vaginale et anale simultanée, mais existent également la double pénétration vaginale (ou DPV) où les deux phallus sont introduits dans le vagin de la femme et la double pénétration anale (ou DPA) où les deux phallus sont introduits dans le rectum. Il est préférable que les rythmes de pénétration des deux hommes soient identiques, en alternance, afin d'éviter une dilatation importante lors d'une pénétration synchrone.*

Je me suis demandé comment L. aurait lu ça à haute voix.

Dans la cuisine à côté il n'y avait plus un bruit. J'ai déconnecté en me marrant doucement et suis revenue à ma place. Maman avait la tête basse, elle raclait son bol vide avec du pain. Pourtant j'aurais juré avoir vu un tic au coin de la lèvre supérieure qui ressemblait à un début de sourire déprimé. Papa avait viré à l'écarlate, il m'a regardée et a explosé qu'il aimerait bien dîner en paix sans devoir subir les grossièretés de sa merdeuse de fille. Isa, très sérieuse l'a joué blasée en concluant, *bon ben, c'est se faire baiser et enculer en même temps quoi, on va pas en faire un plat !* J'ai ricané, et là Papa m'a giflée et il s'est barré en claquant la porte.

*Tu es pénible m'a reproché maman, ça t'amuse ? Isa, rentre chez toi s'il te plaît.*

Incroyable ! Et la culture bordel ! On pouvait même pas parler cinoche ou vocabulaire à table en famille ! Faut toujours qu'ils se défilent les vieux.

Le pire c'est que le paternel pense que je traîne avec les garçons et qu'à coup sûr que je ne suis plus vierge.

Même pas vrai. Les mecs sont lourdingues, j'ai roulé quelques patins mais j'ai détesté l'odeur de leur salive. Dans des livres, on peut lire que le baiser à des parfums de framboise, d'amande ou de chèvrefeuille... mon cul oui !

J'ai vu comment tout cela se passe en gros plan sur le net, mais je n'en ai pas envie. C'est pas que je sois coincée ni que je trouve ça sale, non c'est un manque d'envie.

J'ai juste envie d'avoir envie.

Une double péné à huit heures du mat ou une baise dans les dunes ne me mettent pas en appétit, ça ne me dit rien cette gymnastique du cul. Je me caresse quand même pour m'endormir ou quand je m'ennuie. Des fois sur les rochers, j'ouvre mon jean et glisse un doigt en regardant la marée remonter lorsque je me balade à vélo dans les marais, je m'assois sur un ponton, les jambes écartées pendantes, la jupe un peu relevée, le bois est chaud sous mes fesses et le soleil tape sur ma culotte. Je fais branlette. Et après ma petite gâterie, je m'étire comme un chat.

J'avais entendu dans les interviews de L. quelque chose qui m'avait mis la puce à l'oreille. Justement... en parlant d'oreille, c'est par là que ça devait se passer paraît-il. Parce qu'il ne cessait de le répéter partout, les femmes sont comme les chevaux, il faut leur murmurer à l'oreille et ça les envoie direct au septième ciel, c'est Marguerite Duras qui aurait dit cela, mais Google ne m'a pas révélé dans quel livre et je n'avais lu que *l'Amant* de cet écrivain.

Je me suis quand même rencardée là-dessus, ça me disait bien d'être une jument, avec un homme à mon

oreille pour me faire hennir et gambader. Mais pas sellée ni ferrée. Mouais, n'empêche, ça m'étonnerait que je gueule, suis une discrète moi, même quand je ris.

Je me souviens très bien du soir où j'ai dégoté cet extrait de Roland Barthe, un type qui a écrit sur l'amour des choses pas toujours fastoches à comprendre, mais ça m'occupe d'essayer. C'est L. qui en avait parlé un jour à la télé.

C'est aussi pour ça que je l'aime L., parce qu'il me donne envie de fouiner partout.

Le texte disait ça : *Je frotte mon langage contre l'autre. C'est comme si j'avais des mots en guise de doigts, ou des doigts au bout de mes mots. Mon langage tremble de désir. L'émoi vient d'un double contact : d'une part toute une activité de discours vient relever discrètement, indirectement, un signifié unique, qui est « je te désire », et le libère, l'alimente, le ramifie, le fait exploser (le langage jouit de se toucher lui-même) ; d'autre part, j'enroule l'autre dans mes mots, je le caresse, je le frôle, j'entretiens ce frôlage.*

Ce n'est pas de la double pénée ça !

Plutôt de la masturbation. J'aime bien le mot onanisme, c'est un mot doux, ses syllabes montent et descendent, son o s'exclame... ô na ni sme. Donc le type, Barthe, il dit qu'il faut caresser l'autre avec des mots. Mais avec des mots d'amour ou d'envie, et encore faut-il savoir quoi dire. *Des mots en guise de doigts...* ouais... mais il y a aussi la voix et la diction en guise de lubrifiant. Faut que ça glisse, faut pas que ça reste des mots, faut qu'ils se désapent et se transforment et s'amollissent. Voilà, c'est ça que je voulais moi. Que L. me mette ses mots aux fesses.

J'avais décidé, puisque cet homme-là squattait sous ma peau, que ce serait lui qui me donnerait ma première jouissance. D'homme à femme je veux dire. Celui qui me déclamerait à l'oreille son texte orgasmique. Seize ans, c'est le bel âge pour ça non ? Je voulais savoir si c'était un mensonge cette histoire de murmure à l'oreille, de la littérature ou du chiqué de gros malin. Ou si j'allais vraiment prendre mon pied. J'en avais marre de ses singeries sous les projos.

T'es qui L. sans les projecteurs ?

C'est après le film, en pleurant sur mon vélo que j'ai décidé que L. allait devoir me faire couler sur cette satanée île, sur le sable et au cri des mouettes tant qu'à faire, avec les mots de Baudelaire ou de Verlaine ou de Flaubert, ou même de Proust ou de Céline s'il n'était pas foutu d'en inventer rien que pour moi, je m'en foutais, il pouvait me chuchoter que

*Tout cela descendait, montait comme une vague*

*Ou s'élançait en pétillant*

*On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,*

*Vivait en se multipliant, ou encore.*

*Je contemplais ta tête dans la nuit ; je la voyais malgré les ténèbres ; tes yeux t'éclairaient toute la figure. <sup>2</sup>*

Puisque ce mec faisait jouir son public, il allait falloir qu'il m'en donne du plaisir, qu'il me dépucèle rien qu'avec son souffle dans le tympan, avec cet air un peu distant qui me bottait bien. De gré ou de force. Je l'imaginai bien, ligoté comme un saucisson sur la plage avec une pile de livres à côté de lui et moi assise

<sup>2</sup>. *Une charogne* – Charles Baudelaire

en face avec des crabes vivants, prête à les poser sur ses pieds nus.

Peut-être alors, une fois cette chose faite, arriverais-je à le virer de mon horizon. Quand je regarde l'océan sans ne plus être capable d'imaginer quoi que ce soit après avoir pensé à ce qui s'agite tous azimuts dans tous les points cardinaux de la ligne où se perd mon regard, la Syrie, l'Afrique, l'Afghanistan, les tueries, les saloperies des hommes, le chômage, les gosses violés, les femmes battues, les gens dans la rue, le fric roi, toutes ces choses qui me font gerber à la télé, je me réfugie dans ma mémoire là où je range les textes que j'aime, et à chaque fois la silhouette maigrichotte de L. se pose là où le ciel rejoint la mer, il marche sur l'eau comme Jésus, et répand ses belles tirades au vent d'ouest en se tripotant les ongles. Et je me sens si petite. C'est pour cela que ça ne pouvait plus durer, il fallait que je grandisse et qu'il se barre de ma vue quand j'essaie de rêver.

J'ai mijoté ce plan jusqu'à ce qu'il revienne à Ré, je guettais discrètement son retour, j'attendais qu'il rouvre ses volets aux Portes en Ré. Et c'est en poirotant des semaines que montait en intensité cette chose qui m'excitait, cette vision : des volets repoussés par les deux mains de L. J'imaginai alors la lumière et la chaleur pénétrant la baraque, les poussières en suspension dans les rayons de soleil. C'est justement ça que j'attendais moi. Cette lumière, cette chaleur, et tous ces détritits d'étoiles virevoltants.

Et quand j'ai su qu'il les avait ouverts, je me suis dit : « À nous deux mon petit bonhomme ». Des ailes m'ont

poussé dans le dos, je chevauchais mon vélo comme une jument mal débourrée.

Ça n'a pas été trop difficile parce que L. a des habitudes. Il se déplace à vélo lui aussi. C'était les vacances, le printemps pointait son nez. Je l'ai accompagné en catimini sur ses trajets, parfois je mettais même pied à terre lorsqu'il s'arrêtait traîner sur la plage, je restais au loin, j'étais devenue l'ombre de sa bécane. Il lui arrivait de me faire un petit signe poli parce que sur l'île on finit toujours par se rencontrer plusieurs fois, surtout hors saison, on repère bien les gens sur cette terre plate.

Et puis un jour j'ai su qu'on y était, au grand jour où l'homme parle à l'oreille des femmes. Il allait sûrement dîner au resto dans cette direction, tous les débuts de soirée il filait par là. Je l'ai doublé à toute blinde sur la piste et j'ai cavale devant, ma jupe gonflait comme une voile de char par grand vent.

Ça tombait bien, il n'y avait pas un chat ce soir-là. Je lui ai mis un kilomètre dans la vue puis j'ai jeté mon vélo sur le bas-côté et j'ai dévalé un peu sur la plage. J'ai fait semblant de m'être foulé la cheville, je l'attendais affalée sur le sable, le visage grimaçant de douleur.

Quand je l'ai vu arriver au loin, je me suis démenée à coups de grands signes, *s'il vous plaît, help !* Il a stoppé en faisant crisser ses pneus et il est descendu vers moi en courant. Je me serais crue dans *Alceste*, c'était moi l'héroïne, moi qui chutais de vélo. Je n'ai pas joué longtemps la comédie, je lui ai avoué que j'avais pas si mal mais que je voulais qu'on parle, là sur l'estran, que j'avais fait exprès pour provoquer cette rencontre. Il m'a regardée avec un petit sourire idiot qui sait pas bien s'il doit s'élargir ou disparaître.

## Table des matières

Ré mon enfoirée . . . . .	5
Tom, fils de la nuit . . . . .	51
Le baiser de l'homme-chien . . . . .	79
La promesse . . . . .	117
Femme d'octets . . . . .	148
Montparnasse – Matabiau . . . . .	193

## Du même auteur

*L'eau à la bouche*

ÉDITION BLANCHE 2009 – ÉDITION POCKET, 2011

*Perle*

ÉDITION HORS COLLECTION, 2012

*Que sais-je du rouge à son cou ?*

ÉDITION IMPERMANENCE, 2013

*Épilogue*

ÉDITION EDICOOOL, 2013

*L'Emprise des Femmes*

TABOU ÉDITIONS, 2013



## Chez le même éditeur

*Le Foutre de Guerre*  
Son Excellence Otto

*SexReporter*  
Ange Rebelli

*Les Seigneurs*  
Virgil Auneroy

*Priapées*  
Françoise Rey et Patrick Barriot

*Esse*  
Alexandre Gamberra

*Comment je me suis tapé Paris ?  
ou l'origine de la misère*  
Arthur Vernon

*Moralopolis*  
Catherine Marx

*La pâle heure sombre de la chair*  
Julie-Anne de Sée

*Correspondance Charnelle en gare du désir*  
Clara Basteh

*Le Journal d'un Maître*

Patrick Le Sage

*Devenir Sienne*

Eva Delambre

*Les Agonies de l'Innocence*

Violetta Liddell

*Les Vergondées*

Bernard Stimbre

*Médium*

Alan Janic

*Le Concierge*

Jean-Michel Jarvis

*Ultime retouche*

Françoise Rey

*Transports en commun*

Denise Miège et Leeloo Van Loo

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN UE SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE COLOR PACK,  
EN SEPTEMBRE 2013.  
DÉPÔT LÉGAL : 3<sup>e</sup> TRIMESTRE 2013  
N° D'IMPRESSION :

Anne Bert

# S'inventer un autre jour



Dans ce recueil, Anne Bert vient nous parler de l'intime d'hommes et de femmes de l'ombre, des gens ordinaires qu'on pourrait penser exclus du monde de la séduction et du plaisir.

Sous sa plume élégante, les personnages s'émeuvent et se découvrent au travers de situations singulières. Marqués par la maladie ou la souffrance psychologique, le conformisme moral ou l'extrême pauvreté, ils vont connaître des expériences sensuelles, voire érotiques, aussi inattendues qu'intenses et lumineuses.

Au-delà du côté atypique ou parfois tourmenté de ces personnages, le lecteur amoureux de belle littérature retiendra qu'il est toujours possible de *S'inventer un autre jour*, pour peu que l'on s'arme de tendresse et d'espoir.

*Anne BERT est un auteur au caractère fort et à la sensibilité exacerbée. Les thèmes qu'elle chérit sont l'intime, le corps dans tous ses états, les failles, les chemins de traverse, les réalités mouvantes et les troubles de l'âme. Elle aime explorer le désir bien au-delà de l'idée commune de l'érotisme, regarder ce qu'on dérobe à la vue et écouter ce qui ne se dit pas. Ses textes célèbrent toujours l'imaginaire et la force de vie, même chez les plus fragiles de ses personnages.*

Photo de couverture : "Need your arms" par Ann Keel ([annkeel.blogspot.fr](http://annkeel.blogspot.fr))

COLLECTION



**Tabou**

[www.tabou-editions.com](http://www.tabou-editions.com)

ISBN papier : 978-2-36326-016-1

ISBN numérique : 978-2-36326-532-6